

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Comme j'ai commencé à le dégoiser dans ma dernière épistole, ça ne marche pas comme sur des roulettes là-bas dans le Roussillon.

Les vins restent dans les caves, et dam, comme c'est la principale ressource du patelin, ce qui en ressort, c'est la misère noire pour les pauvres vigneron.

Bien entendu, les gars la trouvent mauvaise. Aussi, nom de dieu, après que la *Chambre de commerce* de Perpignan a eu fait auprès du bourriquot de l'agriculture la démarche dont l'ami Peinard a jacté dans ses derniers coups de tranchet, et en a obtenu la salope de réponse que les camaros connaissent, les vigneron n'ont fait ni une ni deux; ils ont emmanché une réunion galbeuse à Perpignan.

C'était dans la salle du théâtre, et vietdaze, pour s'y amener les délégués n'ont pas eu de crampes dans les guibolles: ils étaient bien trois milles, venus de tous les points du département.

Des discours, y en a eu des tas, et tous à peu près sur le même ton. Quant aux résolutions, je les aligne ci-dessous telles que je les ai pigées dans les quotidiens bourgeois.

Primo, les gars s'en prennent aux raisins secs de ce que leur piccolo ne se vend pas. Et foutre, ils n'y vont pas de main morte: ils proposent dix sous de droit de douane par chaque kilo de raisins secs.

Segundo, ils chargent les bouffe-galette des Pyrénées-orientales, et aussi toute la collection de l'Aquarium, plus celle de la Triperie sénatoriale, de reprendre la commission ratée de la Chambre de commerce: c'est-à-dire de pistonner les crapules de ministres, afin qu'ils se fendent d'un projet de loi prohibant la fabrication et la vente des picolos artificiels.

Troisiémo, si les bourriques ministérielles refoulent à cette besogne, les dépotés, les sénateurs, les conseillers-cipaux, les conseillers généraux et les ceusses d'arrondissement, les maires et les garde-champêtres... tous les corps élus, capet dé dious! devront, en deux temps et trois mouvements, foutre leur démission à la gueule des vaches gouvernementales.

Quatriémo, si les chameaux ne veulent pas malgré tout, amener leur pavillon et mettre les pouces, on leur coupera les vivres en refusant de casquer les impôts.

Mille dieux, dans tout ceci y'a, comme on dit, à boire et à manger: de chouettes intentions et des idoches qui passent à côté de la logique.

Le seul fait de bons bougres rappliquant de toutes les communes du patelin, pour se concerter sur la marche à suivre, n'est pas du tout maboule. Se conter ses peines et voir s'il y a mèche d'en venir à bout, c'est mieux que de rester seul et à jérémisier dans son coin.

A part ça, faut convenir que les moyens proposés sont rudement mouches et feraient juste l'effet d'un emplâtre sur une jambe de bois; mais comme les gars en question y vont à la bonne franquette, c'est pas du temps perdu que de jaspiner avec eux.

Ohé, les camaros, que ferait par exemple une loi contre les falsifications? Peau de balle, crédieu!

A preuve, c'est que, si je ne me gourre pas, nous en avons déjà une de ce calibre.

Eh oui, nous avons la *loi Griffe* qui défend aux troquets de vendre de la poison sans aviser les clients. Il en résulte ce coup rigolot, c'est que, pourvu qu'un bistrot déclare que son vin est de la saloperie, ses li-

queurs kif-kif bourriquot, il peut nous empoisonner grande largeur... Malheur à lui s'il n'a pas la pancarte, par exemple! On lui en fait voir de toutes les couleurs.

Et pourtant, la plupart des cas, c'est pas lui le fautif: c'est le gros marchand qui lui a collé la poison; pour celui-là, il est au-dessus des lois, nom de dieu, vu qu'il a dans sa manche des tas de grosses légumes à qui il aboule des pots de vin... pas felatré, plus qu'ils n'en peuvent soiffer.

Il en est de cette garce de *loi Griffé* comme de toutes les lois qui ont l'air de valoir quèque chose pour le populo: la loi sur la réglementation des heures de turbin, celle sur l'emploi des gosses au-dessous de 14 ans, etc., etc... dont on s'en moque comme d'une merde! Quant à l'impôt sur les raisins secs, ohé, les gars du Roussillon, il ne ferait que foutre d'autres mistoufiers dans la marmelade, sans pour cela vous en sortir. Les bons bougres de Corinthe et de je ne sais quels autres diables de pays en vivent, tout comme vous vivez de votre vinasse. En empêcher l'exploitation, c'est leur tirer le pain de la bouche.

Et bondieu, outre ceux-là, faut compter aussi ceux qui lichent cette piquette! Ils la lichent par la raison bien simple que le bon picton est trop cher pour leur gargamelle. La leur faire enchérir, c'est les condamner au sirop de grenouille.

Rendez-vous compte, mille marmites! Toutes ces ragougnasses vous laissent dans le pétrin, - tout en y en jetant d'autres!

Vous n'avez pas mis dans le mille en réclamant des lois et des impôts nouveaux.

C'est que, bonnes gens, si votre vin ne se vend pas, la cause en vient simplement de la dèche des prolos des villes. Il est bon marché le jus de la treille! Ainsi le peu d'affaires bricolé chez vous en donne une idée: les vins de la Salanque se sont vendus de 10 à 11 francs la charge de 120 litres; à Banyuls-des-Aspres, des vins de 11 degrés, 15 francs la même charge; à Estagel, des picolos numéro un de 12 degrés, ont atteint 18 francs.

En Algérie, on vend à raison de un franc le degré par hectolitre: 9 degrés, 9 francs... 11 degrés, 11 francs... Dans l'Aude et l'Hérault les Aramon ne valent pas plus de 5 ou 6 francs l'hecto.

45 francs la bordelaise à Montauban; 55 ou 60 dans le Blayais; 8 francs les 117 litres dans l'Aragon.

Mettons, si vous le voulez bien, une moyenne de 10 francs l'hectolitre.

Tout ça, cré pétard, c'est à la campluche!

Mais, à la ville, ce picton acheté 10 francs se revendra 80 balles... Faut pas que ça vous épate, à Paris, c'est 16 sous le litre, - et si je sais compter ça fait bien juste mes 80 balles l'hecto (1).

Qui le fiche ainsi à feu d'argent? Une tapée d'intermédiaires, les transports, les droits d'entrée.

Et y a pas à dire, mon bel ami, le bon bougre de citadin ne peut directement acheter au cul-terreux; il trouve plutôt 16 sous que 50 francs - en outre, dans le taudis où il perche, y'a pas mèche de grimper une barrique de piccolo.

Plus fort que tout ça, mille diables! Les Compagnies de chemins de fer ont fait des réductions de tarif pour les fortes expéditions, et n'ont rien réduit pour les petites.

Quoi foutre alors, nom de dieu de bon dieu de merde?

Pardine, y a pas à chercher midi à quatorze heures, vos caves sont farcies de vin.

(1) Le père Barbassou a raison; chez les bistrots, le litre vaut 10 sous; un verre de vin trois sous, un demi-stroc quatre sous, c'est kif-kif les petit pâtés! Et encore, c'est pas du jus de raisin, nom d'un foutre! C'est épais, ça vous empâte la gargamelle... Outre ça, depuis quelques mois, y a des épicemars qui, pour se faire de la réclame, vendent du vin à 10 et 12 sous (au lieu de 14 qu'ils le vendaient, à emporter). Mais cette vinasse est tout pareil à celle des bistrots, elle est infecte! Du vin, elle n'en a que le nom. Qui est empoisonné par ces trafics? Le populo. Qui en tire le bénéfice? Les marchands en gros. (Note du père Peinard).

Pourquoi? Parce que les prolos des villes n'ont pas assez de monacos pour acheter votre jus; la cause en est à la gouvernance, aux compagnies de chemin de fer, aux grinches du commerce qui le font monter à huit fois son prix de revient.

Ainsi, par la faute à toute cette crapulaille, nous sommes tous malheureux: aussi bien les prolos de la ville qui se serrent le ventre d'un cran et lampent du sirop de grenouilles, quand ils ne lichent pas de la poison, que vous autres vigneron, qui ne pouvez acheter leurs produits industriels, faute de pouvoir vendre votre vin.

Ainsi, vous êtes tous logés à la même enseigne: ouvriers industriels, vos produits sont accaparés par les marloupiers capitalos et vendus aux paysans dix fois leur prix de revient.

Et vous, campluchards, c'est idem au cresson: les produits de la terre arrivent à la ville horriblement surchargés, parce que l'État et les richards en tirent de rudes bénéfices.

Y aurait-il pas mèche de s'entendre les uns et les autres et d'envoyer dinguer richards et gouvernants?

Foutre oui, y aurait plan! Mais pour ça, les fistons du Roussillon, faudrait commencer par où vous voulez finir et ne pas fiche la charrue avant les bœufs.

Primo, refuser de casquer vos pépettes au percepteur et démissionner en bloc tout votre sacré fourbi de corps élus.

Et les camaros des villes feraient kif-kif: ils prendraient les usines à leur compte et en échange de votre vinasse ils vous enverraient des meubles, des frusques, des machines.

Comme les gars des chemins de fer auraient mis le grappin sur les lignes, la vache noire trimballerait gratis les produits des uns et des autres.

Ce serait le bon temps: la Sociale anarchote ou il y aura du piccolo pour toutes les gueules et des frusques rupines pour le campluchard comme pour son frangin de l'atelier.

Mais, pour arriver jusque là, puisque les andouilles sont aveugles, faudra passer par cette terrible révolte que prédictionnent les vieilles barbes de votre Chambre de commerce.

Faudra emboîter le pas aux gars de la Sicile dont je vas jabotter dimanche prochain, sinon nous sommes foutus.

Henri BEAUJARDIN,
le père Barbassou.
